

Maxime Chaîne

La Frégate

POÈME

PAR

A. FERRAND

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
DE BORDEAUX



BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNQUILHOU

9-11, RUE GUIRAUDE, 9-11

1901

A. P.

9283

()

AP 9283

La Frégate

POÈME

PAR

A. FERRAND

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
DE BORDEAUX



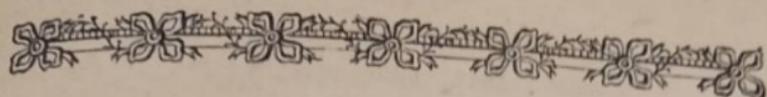
BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

9-11, RUE GUIRAUDE, 9-11

—
1901





La Frégate

« Des ailes par dessus la Vie,
« Des ailes par delà la Mort!
(RUCKERT, cité par J. MICHELET.

Dans l'air transparent du Tropique,
Là-haut, tout la-haut, près de Dieu,
Libre au sein de l'Infini bleu,
Un point fauve, microscopique :

Depuis des heures, je le vois
Immobile... Mais non : il bouge,
Et, là-bas, vers l'horizon rouge
Où meurt le soleil aux abois,

Toujours minuscule, il fait mine
D'errer au caprice du vent...
Est-il mort?... Non, il est vivant ;
Et, sur l'Océan qu'il domine

De dix mille pieds, tout à coup,
Ce qui n'était qu'un point, s'allonge,
Devient une envergure, et plonge,
L'aile ouverte, tirant le cou :

Saluez!... De la noble race
Qui, là-haut, sillonne les airs,
Et dont l'œil, par les cieus déserts,
S'épuise à poursuivre la trace;

De ces hardis forbans de mer
Qui cinglent sous l'or des étoiles,
Et, sans jamais plier leurs voiles,
S'enfoncent dans le steppe amer :

Grâce à sa prunelle d'agate
Où luit l'éclair, grâce à son vol
Foudroyant du zénith au sol,
Le Roi, c'est elle : — la Frégate!

Elle n'est quasi plus du tout
Un corps : sa vibrante envergure,
Quand les ailes s'enflent, mesure
Dix pieds, de l'un à l'autre bout.

Ses longues pennes, à la lettre,
Quand, sur la pointe d'un rocher,
On la voit s'abattre et percher,
Elle ne sait presque où les mettre;

Et si, par malheur, dans les flots
Elle tombait, exténuée,
Elle y périrait, engluée,
Battant l'air et l'onde, en sanglots...

Hors de là, son vol électrique
Se fait de l'espace un régal :
Elle déjeune au Sénégal,
Et, le soir, dine en Amérique.

En ligne droite, en longs circuits,
Elle s'en va tout d'une traite,
Elle s'en va, rien ne l'arrête,
Inlassable, des jours, des nuits...

Et, lorsque l'ouragan se lève,
Plus hant que l'Aigle et le Condor,
Elle monte, monte, et s'endort,
Sereine, immobile, en son rêve!...

II

Mais, hélas! on n'est point parfait,
Fût-on même Frégate; et la vie est austère,
Et le bonheur constant n'est pas de cette terre :
Toujours il s'y mêle, en effet,
Je ne sais quoi d'amer qui demeure un mystère :
La Frégate a l'œil dur, mobile, âpre, inquiet;
Et, pour qui de près la regarde,
Comme si l'inconnu sinistre l'épiait,
De l'ennui flotte dans sa prunelle hagarde...

Et pourquoi s'ennuyer ainsi,
Puisqu'elle est libre dans l'espace,
Et que, lorsque l'orage, en la région basse,
Pèse à son âme, — sans souci,
Elle enfle ses deux ailes, passe,
Et monte, et plane loin d'ici?

Ah! l'on a beau percher en plein arid!... Voici :
Si librement et si longtemps qu'elle chemine,
Elle emporte avec elle un effroyable tas
De noire et vorace vermine!...

Le Manchot, pouilleux, soit : il a si pauvre mine !
Le Canard, passe encor : il est des Pays-Bas !
Mais Elle, des « Pays-Bleus » reine Wilhelmine,
Elle, si haut, trainer ce qui grouille si bas !...

Et puis, la malheureuse songe :

Ce matin même elle a failli se laisser choir,
En agrippant du bec un « déjeuner » qui plonge :
Où soupera-t-elle, ce soir ?
Car on ne nage point, chez elle, ou, si l'on nage,
Avec cette envergure qui n'en finit pas,
Et qui trempe dans l'eau, plus lourde à chaque pas,
On y reste, on y meurt, et l'on sert de repas
Aux Cachalots du voisinage...

Alors, elle s'est faite (il faut manger, parbleu !
Et même boire un brin, au dire de l'Apôtre),
Hélas ! elle s'est faite, en son beau « Pays-Bleu »,
Voleuse de menus... avalés par un autre !
Elle guette, par là, son compère le Fou,
Une bonne et fine fourchette,
Et qui revient au nid, heureux, plein jusqu'au cou ;
Et, s'élançant de la cachette
Où flambaient de faim ses yeux ronds,
Droit sur lui, la Frégate, à revers d'avirons,
Gingle et pousse... Lui, pris de panique mortelle,
Crie, et fait un crochet, et s'enfuit devant elle ;
Mais, mieux que lui grée, en un terrible élan,
Elle l'atteint, s'allonge, et, dardant le bec, vlan !
D'un coup sec, savamment appliqué sur la tête,
Elle fait dégorger la gémissante bête,
Et, d'un tour de gosier moins gourmet que gourmand,
Au passage, sans perdre une goutte, une arête,
Happe le tout en un moment !...

Et pourtant, dire que celle qui, vers nues,
S'envole si royalement,
Sème des poux jusqu'aux cimes du firmament,
Et pousse, jusqu'à des profondeurs inconnues,
L'art de dîner... incongruément !
Que celle dont Dieu fit le « triomphe de l'aile »,
Cherchant, de monde en monde, à se poser en paix,
Naviguera toujours, sans aborder jamais,
Et qu'elle est et sera l'« Exilée éternelle » !...

III

L'oiseau qui hante les sommets,
Ne l'envions pas, nous, les Hommes :
Nous resterons ce que nous sommes,
Comme lui, sans en pouvoir mais.

En vain, au vent qui le secoue,
L'Ange, en nous, se fouette les flancs :
La Bête brise ses élan,
Et nos pieds tiennent à la boue.

Cent fois emportés hors de nous,
Cent fois, de l'une à l'autre aurore,
Notre aile casse : heureux encore
Lorsque nous tombons à genoux !

Rois, poètes, savants, apôtres,
Ici-bas, tels que Dieu nous fit,
Nulle aile humaine ne suffit
A notre essor : il en faut d'autres.

Dieu prenne en pitié notre sort,
Et prête, à l'âme inassouvie,
« Des ailes par dessus la Vie,
« Des ailes par delà la Mort ! »

A. FERRAND.

Extrait des Actes de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.
(Séance publique du 27 décembre 1900).

